

Une fois suffit

Hagar Kotef, 43 ans, s'est retrouvée dans une situation encore plus perturbante par rapport à une université israélienne. Dr. Kotef, qui était active à Machsom Watch et dans d'autres mouvements de gauche, a terminé ses études doctorales à l'université de Tel-Aviv et à l'université de Californie à Berkeley. En 2012, elle a eu l'opportunité de revenir en Israël dans le cadre d'un plan pour intégrer les universitaires de retour. On lui a offert une position d'enseignante au sein d'un programme prestigieux dans l'une des universités du pays.

Le soir précédant l'approbation de son contrat, une ONG de droite a lancé une campagne contre son embauche par l'université. En conséquence, le recteur a refusé de signer son contrat et l'université a mis en avant de nouvelles conditions pour le recrutement, en particulier elle lui a demandé de signer un engagement relatif à son activité politique : on exigeait de Kotef qu'elle n'entreprene ni n'assiste à aucune manifestation, qu'elle ne signe pas de pétitions et ne parle pas publiquement — ou dans ses cours — d'un sujet quelconque qui ne soit pas lié à ses recherches académiques.

C'était l'été 2014. Quand l'opération « Bordure protectrice » a démarré dans la Bande de Gaza, Kotef a signé une pétition sur Internet appelant Israël à négocier avec le Hamas. Quelques minutes plus tard, elle a reçu un appel téléphonique de l'université l'informant que son recrutement était résilié.

Kotef a porté le cas au tribunal du travail et a été réembauchée. « J'ai commencé à travailler, mais mon contrat de travail n'est jamais arrivé. »

Kotef et son compagnon, physicien et spécialiste du cerveau, ont commencé à chercher des emplois en Angleterre. « Il était clair que rester là [à l'université] n'était pas une option et aussi que je ne trouverais pas de position où que ce soit ailleurs en Israël », dit-elle.

Kotef a trouvé plus tard un emploi comme maîtresse de conférences en politique et théorie politique à l'École d'études orientales et africaines de l'université de Londres. Après y avoir enseigné un semestre, elle et sa famille quittèrent Israël de manière permanente : « La combinaison de ce qui était arrivé à l'université, la guerre, la violence dans les rues, la peur de s'exprimer, le racisme et la haine m'ont simplement brisée ».

Aujourd'hui, six ans plus tard, Kotef est encore clairement ébranlée par les souvenirs de cette période. « L'exil est un concept trop chargé : je ne me catégorise pas comme une exilée politique, parce qu'au total, nous sommes partis pour un bon travail et un bon endroit. Mais en même temps nous ne sommes pas partis par choix et ce n'était pas un simple déménagement ». Kotef admet franchement qu'elle n'a pas trouvé un moyen de continuer son activité politique à Londres.

« Je ne suis pas capable d'être une militante [à propos d'Israël ou d'autres questions] ici », ajoute-t-elle. « Il y a quelques années, mon compagnon m'a réprimandée parce que je suis allée à une manifestation : "Nous avons déjà été expulsés d'un pays à cause de toi, nous ne voulons pas être expulsés d'un autre" ».

Est-ce que vous vous êtes sentie coupable d'être partie ?

Kotef : « Non. J'ai perdu l'espoir qu'il est possible de changer les choses de l'intérieur, donc je ne pense pas que je pourrais faire quelque chose si j'étais [en Israël]. Si quoi que ce soit, je me sens coupable vis-à-vis de ma famille, de mes parents qui ont été séparés de leurs petites-filles et vis-à-vis de mes filles, que j'ai emmenées ici. Parfois je regarde autour de moi et je me dis que c'est heureux que nous ne soyons pas en Israël ; et parfois il y a un sentiment de perte. Londres est une cité cosmopolite, mais il y a encore une haine des minorités ici, que le Brexit a mise intensément à jour et nous serons toujours des étrangers ici.

Mais je préfère vivre et élever des enfants à un endroit où mon caractère d'étrangère engendre de l'antagonisme plutôt qu'à un endroit où je fais partie du côté qui est raciste vis-à-vis de l'autre. Il y a des moments où je me demande ce que nous avons fait, mais je ne pense pas que c'était réellement notre choix. »

